

Corso a coupé la cravate de Duchamp parce qu'il avait lu que les dadaïstes avaient fait ça."

JEAN-JACQUES LABEL

Label fut également l'initiateur de rencontres cocasses entre ces poètes et des artistes français tels que Marcel Duchamp ou Henri Michaux : « *J'ai organisé une soirée épique avec les Beats, Duchamp, Man Ray et Octavio Paz. C'était très important pour eux de pouvoir rencontrer des prédécesseurs de génie. Gregory Corso était bourré et a coupé la cravate de Duchamp parce qu'il avait lu dans un bouquin que les dadaïstes avaient fait ça. Quant à Ginsberg, il lui a embrassé les genoux.* »

L'INVITATION AU VOYAGE

Quatre étoiles ont remplacé les rats, et le successeur du Beat Hotel n'a plus rien à voir avec le repaire insalubre où les Beats s'adonnaient aux drogues et à l'amour libre. Assis dans un fauteuil cosu de l'hôtel Relais-du-Vieux-Paris, l'écrivain Philippe Djian, auteur du récent *Vengeances*, nous explique ce qui reste selon lui de cet environnement culturel : « *On est dans une époque de merde où personne ne leur arrive à la cheville. C'est un héritage trop lourd à porter : quand les Italiens font un papier avec un photomontage de moi sur une Harley-Davidson en me portant comme l'héritier de Kerouac, ça me fait rigoler.* » Dans un recueil intitulé *Ardoise* (2002), Djian avait pourtant déroulé tout ce qu'il devait à Kerouac, dont l'écriture l'a, selon ses dires, marqué physiquement : « *Le plus important, c'est le style. Kerouac, avec son écriture très musicale, m'a appris que, comme il y a des infrasons, il y a une infra-littérature dont le rythme et la mélodie doivent être en phase avec l'époque.* »

Pour Djian, c'est clair : pas d'héritier beat en France. Certains critiques s'accordent pourtant pour désigner Claude Pélieu, autre compagnon de route des Beats, comme le « *seul poète beat d'expression française* ». Auteur d'*Automatic Pilot*, traducteur de Burroughs et de Ginsberg, il emprunte au premier sa technique du *cut-up*, avec laquelle il découpe les mots d'un texte pour les mettre en désordre et en produire un nouveau. C'est d'ailleurs Burroughs qui pose dès 1971 sa voix sur *Long Song For Zelda*, une ode à Zelda Fitzgerald qui figure sur le mythique album *Obsolete* du musicien, poète et écrivain français Dashiell Hedayat (alias Jack-Alain Léger), par ailleurs traducteur de Leonard Cohen et de Bob Dylan.

Plus polyvalent encore, et lui aussi caché sous pseudonyme, le cinéaste-poète-musicien F. J. Ossang conspu les rejets hippies des beatniks, mais affirme que l'esprit beat perdure chez les punks. Cinéaste de l'errance métaphysique, proche de Pélieu, Ossang a bien sûr pensé à adapter *Sur la route* : « *Mon idée était de faire interférer Sur la route et Visions de Cody – mais aussi d'utiliser Some of the Dharma, qui est un énorme recueil de poèmes et de prières de la période bouddhiste de Kerouac. Finalement, le projet est tombé à l'eau. Cherchant un nom de société secrète pour un nouveau projet de film, j'ai plus tard naturellement songé à "Dharma Guns" via "Dharma Bums" (Les Clochards célestes, ndlr)... Humour ultraviolet...* »

Les Français ont reçu les œuvres beat comme un appel à la déambulation, qu'elle soit spatiale ou sensorielle. Selon les mots de Burroughs, Michel Bulteau est un « *explorateur des régions psychiques encore vierges* ». L'auteur dandy du *Manifeste électrique aux paupières de jupes* est introduit en 1976 dans le New York underground par Ginsberg, qui lui fait découvrir une ville en pleine ébullition entre les débuts du punk, la mythologie warholienne et les Beats, toujours agités : « *Ils étaient la synthèse d'Arthur*

Rimbaud et de Charlie Parker qui, tous deux, ont toujours pensé que l'art pouvait changer la vie », confie Bulteau.

Ex-journaliste à *Libération* expatrié aux États-Unis, Philippe Garnier a lui aussi sillonné le macadam, la romance de l'autostop à la Kerouac en tête : « *J'avais cet exemplaire de poche de Sur la route, tout dépenaillé, l'édition Signet, trouvé d'occasion à Amsterdam. Je crois que je l'avais encore dans mon sac la première fois que j'ai traversé les États-Unis, en 1971.* » La longueur de ses papiers agace la rédaction de *Libé*, mais Garnier s'en sort toujours grâce à la couleur qu'il met dans sa chronique « *L'Oreille d'un sourd* » où, dans les années 1980, il évoque une Amérique en mutation : « *À la fin des années 1970, les jeunes avaient été "démonisés" par l'affaire Charles Manson. Parano et crainte étaient désormais la norme. On voyait de moins en moins de gens sur la route.* » Un esprit boulingueur qui aurait disparu ? Yves Simon est lui aussi nostalgique de ses lectures beat de jeunesse : « *En vieillissant il faut exaucer d'antiques désirs pour gommer le plus de regrets possibles avant de mourir* », écrit-il dans son avant-dernier roman, *La Compagnie des Femmes*, où il raconte comment, sans raison apparente, il quitte Paris pour un périple en direction du Midi. Le routard solitaire retrouve alors ce sentiment spécifique aux *road-novels*, où chaque rencontre féminine est vécue comme un voyage en soi.

Plus terre à terre, l'auteur genevois Jean-Jacques Bonvin s'écarte de toute

Les Français ont reçu les œuvres beat comme un appel à la déambulation, qu'elle soit spatiale ou sensorielle.

“
Remi était un vieux copain de lycée,
un Français
élevé à Paris et un vrai
FOU
”

Sur la route, p. 26, éd. Folio Gallimard, janvier 2011

mythification en évoquant dans *Ballast* les morts contrastées des Beats. Très dense, le texte se concentre sur la figure de Neal Cassady : « *Cassady est le seul à être allé jusqu'au bout, c'est-à-dire dans le mur. Ils le voyaient tous, le mur, mais Ginsberg et Kerouac ont négocié leurs virages pour reculer le trépas. Ginsberg a retrouvé une sorte de confort dans la vie et dans la mort, Kerouac a bu des bières au point de se faire sauter le système en proférant des insanités. Cassady, lui, a filé tout droit, au bout du rythme qui l'habitait et qu'il habitait* », précise Bonvin. Les Beats deviennent ainsi à leur tour matière à fiction : voilà certainement le meilleur indice du revival beat en France.

FAN SERVICE

Cigarettes American Spirit posées sur un bureau et portrait de Kerouac accroché au mur, le local des éditions 13^e Note perpétue l'esprit beat en le doublant d'une allure punk à chien (rapport à l'animal qui passe entre nos jambes durant l'interview) beaucoup plus actuelle. Ayant roulé sa bosse dans le transport maritime, Éric Vieljeux crée cette maison d'édition en 2008 avec

une ligne éditoriale essentiellement consacrée aux parangons de la contre-culture américaine branchés 8.6, nomadisme et déglingue. « *Une grande partie du catalogue est composée de néo-Beats, Dan Fante ou Nick Tosches, ces héritiers d'une écriture des marges, mais aussi de la télé, des ordinateurs, explique Sandrine Belehradec, la directrice éditoriale. Ils sont plus crus, moins littéraires. Sur Internet, les plus jeunes se regroupent sur les réseaux sociaux pour diffuser leurs œuvres.* »

Une autre maison française se réclame du revival beat, les éditions Derrière la salle de bains, créées à Rouen en 1995 par Marie-Laure Dagoit : « *Je suis très touchée par les Beats moins connus, confie-t-elle. Par l'écriture d'un Peter Orlovsky. C'est l'amoureux de la bande. J'ai dévoré tous les livres beat disponibles. La nuit à toute vitesse. Et le jour, je rêvais de recréer la Beat Generation au sein de mes éditions.* » Grâce à ses bons contacts, Dagoit a pu bénéficier d'un catalogue qui ferait rêver n'importe quel éditeur (des textes inédits des Beats, d'Ossang, de Bulteau, de Tosches...) : « *Claude Pélieu m'a donné quelques adresses, notamment celles*

Le local des éditions
13^e Note perpétue l'esprit
beat en le doublant
d'une allure punk à chier

de Ginsberg et de Burroughs. J'ai pu leur écrire de sa part, et ainsi obtenir des textes. »

Devant cette prolifération de cousins français, on se dit que le pessimisme de Philippe Djian sur l'empreinte de la Beat Generation dans l'Hexagone n'est peut-être pas totalement fondé. Le parolier de Stephan Eicher déclarait, dans le hall ampoulé de ce qui reste du Beat Hotel, que la « *France est un pays chiant* » ; alors on lui a offert *Polichinelle* de Pierric Bailly, qui traînait dans notre sac. Autant prendre parti de cette apathie franchouillarde : dans ce livre, Bailly remixe les expressions paysannes d'une bande d'ados jurassiens en galère avec une énergie proche du rap, un peu comme l'écriture des Beats épousait la spontanéité du jazz. En livrant sa propre conception du beat français : « *Le beat est gogol, naïf, en plastoc.* » ●